

MARION MÔ

La Métamorphose du Poisson-Ange



Marion Mô

La Métamorphose du poisson-ange

© Marion Mô, 2026

ISBN numérique : 979-10-439-0887-3

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

À ma mère
À la mer Rouge, le grand ventre de mes renaissances

Note de l'autrice

Les lieux évoqués dans ce roman existent réellement. Blue Lagoon, Magic Lake, Blue Hole... sont des sites bien connus des voyageurs et des plongeurs. Ils sont décrits dans ce livre tels qu'on peut les découvrir à Dahab, en Égypte.

Un seul endroit appartient à l'imaginaire : SecretStone. Ce lieu fictif s'inspire très largement d'Elphinstone, un site de plongée situé plus au sud de l'Égypte, réputé pour ses tombants vertigineux et ses rencontres spectaculaires avec la vie marine.

Ainsi, si l'histoire relève de la fiction, les décors qui l'entourent sont pour la plupart bien réels – des lieux où la mer, le sable et la lumière racontent une histoire millénaire.

Prologue

Sous la surface tremblante de la mer Rouge, vit un petit être qui ignore encore qu'il porte en lui le germe de sa renaissance : *le poisson-ange empereur*, une créature fascinante, qui connaît une étonnante métamorphose chromatique au cours de son évolution.

Quand il naît, il n'a rien du souverain éclatant que les plongeurs admirent. Juvénile, il n'est qu'un minuscule poisson bleu nuit, vêtu d'innombrables spirales sinueuses et serrées les unes contre les autres comme des pensées trop nombreuses. Il avance dans l'eau avec cette beauté fragile des êtres qui ne savent pas encore qu'ils vont changer.

La métamorphose n'est pas soudaine. Elle est lente, presque secrète. Chaque jour, une nuance s'intensifie, une courbe se dénoue, un cercle s'ouvre. Les lignes se redressent et s'étirent en de belles rayures jaunes et azur, simples, franches, éclatantes comme une révélation qui prend son temps.

Le poisson-ange ne devient pas autre ; il devient ce qu'il portait en silence.

Ainsi commence cette histoire.

Alix ignore encore les couleurs qu'elle portera. Elle progresse dans les eaux peu profondes de sa vie, enlisée dans ses spirales vertigineuses.

À la surface, tout résonne trop fort.

Alors elle plonge.

Inspirer.

Expirer.

Inspirer encore.

Sous l'eau, le monde n'est plus qu'un souffle. Ce qui déborde devient profondeur, ce qui brûle devient silence.

Peut-être que certaines vies ne se transforment pas en cherchant la lumière.

Peut-être qu'elles commencent le jour où l'on ose enfin plonger.

Car plonger, ce n'est pas fuir la surface.

Plonger, c'est apprendre à faire la paix avec le courant qui nous traverse.

Plonger, c'est accepter de couler assez loin pour rencontrer, enfin, sa propre

lumière.

J'ai l'impression d'avoir toujours vécu avec la peur du manque. Pas du manque d'argent, de pouvoir ou de reconnaissance. Le manque de quelque chose d'indicible, quelque part entre la passion, l'ivresse et la poésie ; l'onde de cette émotion vibrante qui fourmille dans tes viscères, et te hurle qu'après ça, tu pourrais crever, là, maintenant.

Aussi loin que je me souviens, cette béance a toujours été là, en boule dans mon ventre comme une bête affamée : cette sensation que rien ne sera jamais assez.

Rien à faire. Le vertige, le sucre ou les hommes... quand j'aime, c'est sans aucune limite, sans honte et sans concession. Je veux tout, jusqu'à l'écœurement.

Il existe des milliards d'hommes sur terre. Pourquoi Saël ? J'aurais pu rejoindre mon premier amour et acheter un loft à Paris ; ou mieux, mener une vie de bohème avec le clone d'Arthur Rimbaud (repenti) qui aurait joué le rôle de beau papa. Ça aurait eu de la gueule ! Pourquoi étais-je donc allée jusqu'en Égypte pour tomber amoureuse d'un demi-égyptien ?

« Pour l'espace que tu as entre tes incisives », lui avais-je répondu cette nuit là, mi-tendre, mi-espiègle. Il avait souri avec délicatesse, dévoilant ses dents du bonheur, et elles n'avaient jamais aussi bien porté leur nom.

J'étais arrivée à Dahab le quatre juillet, voyage de dernière minute après avoir quitté un énième astéroïde habité par un homme qui avait perdu son âme d'enfant. À la manière du petit prince de Saint-Exupéry, je me plaisais à comparer mes expériences sentimentales post-divorce à autant de voyages initiatiques sur de petites planètes, peuplées d'un personnage masculin... toujours plus décevant. Une manière comme une autre de mettre de la poésie là où il n'y en avait pas !

Enfin, je ne saurais jamais quel fut vraiment l'élément déclencheur de ce voyage en Égypte : ce problème d'astéroïde ? À moins que ça ne soit cette histoire de sac de piscine ?

Ce dont je suis sûre, c'est qu'à l'aube de mes quarante ans, je ressentais un sentiment d'urgence. La vie avait pourtant été plutôt généreuse avec moi. J'avais eu un beau mariage, deux beaux enfants et même un beau divorce. Je me

souviens des termes de l'avocate : « Estimez-vous heureuse, mademoiselle Flores, vous avez fait une belle plus-value sur la maison. C'est un beau divorce. » Je me rappelle avoir eu vaguement envie de lui décrocher un « BEAU » crachat à la figure... ou au moins de lui décrire le magnifique rosier Pierre de Ronsard que l'on avait planté dans notre jardin à la naissance de notre fille, et dont je ne verrais plus jamais fleurir les premiers bourgeons... mais je m'étais contentée de sourire et d'empocher l'argent comme une adulte satisfaite.

Cela faisait maintenant sept ans... sept ans que je m'endormais seule dans le lit en chêne blanchi de mon petit trois pièces. Sept ans que je m'endormais seule et me réveillais en compagnie d'un petit bonhomme hirsute en slip, qui ne semblait pas tellement décidé à vouloir grandir.

— Lino, tu m'as encore réveillée à trois heures du matin ! Je te déteste, tu sais ?

— Moi aussi, maman.

Et il souriait de toutes ses dents minuscules qui me grignotent encore le cœur et les tripes. Ma poésie, c'était eux. Rien qu'eux deux. Et ça aurait pu durer encore longtemps sans ce fameux sac de piscine.

— Mamaaan ! je reveux du lait.

J'enfile ma culotte et traverse le couloir en me dandinant comme une oie, mon pantalon remonté à mi-cuisse.

— Je suis là, Anna, mets tes chaussettes, pour la vingtième fois !

Ma fille lève vaguement un œil de son bol.

— Elles sont où ?

Je pointe la table basse du menton, mes mains trop occupées à tenter de boutonner ce fichu pantalon.

J'avais pris pour habitude de préparer les vêtements des enfants la veille, en deux petites pyramides que je dressais précautionneusement sur la table basse du salon ; non que je sois naturellement très organisée, mais j'étais à cinq minutes de sommeil prêt, et surtout disposée à tout tenter pour essayer d'adoucir le chaos matinal. Short, t-shirt, slip... étrangement, le point culminant de la pyramide – les chaussettes – avaient une fâcheuse tendance à se disperser dans la nature, ou plutôt sous le canapé... ou aux pieds du mauvais enfant.

— Maman, mes chaussettes sont trop petites !

— Forcément, Anna... il n'est pas à éliminer que tu aies pris six pointures dans la nuit mais il est plus probable que ce soit celles de ton... 8 heures 25 !

Comme chaque matin, malgré toute ma bonne volonté, nous finirons par courir jusqu'à la voiture...

8 h 26... Je me retournerai pour demander à mon fils s'il est bien attaché ; il me répondra « presque », du dentifrice au coin des fossettes.

8 h 27... Je roulerai trop vite et ferai un grand sourire à Mme Noëlle, la voisine, lorsqu'elle remuera les bras pour m'enjoindre de ralentir. *Je sais, ma vieille, je sais.*

8 h 28... Je pesterai une fois de plus en constatant que ma fille ne s'est pas coiffée : « Tu as onze ans tout de même, tu crois que je vais te coiffer toute ta vie ? »

8 h 29... Elle m'agace celle là avec ses enfants tirés à quatre épingles. Les